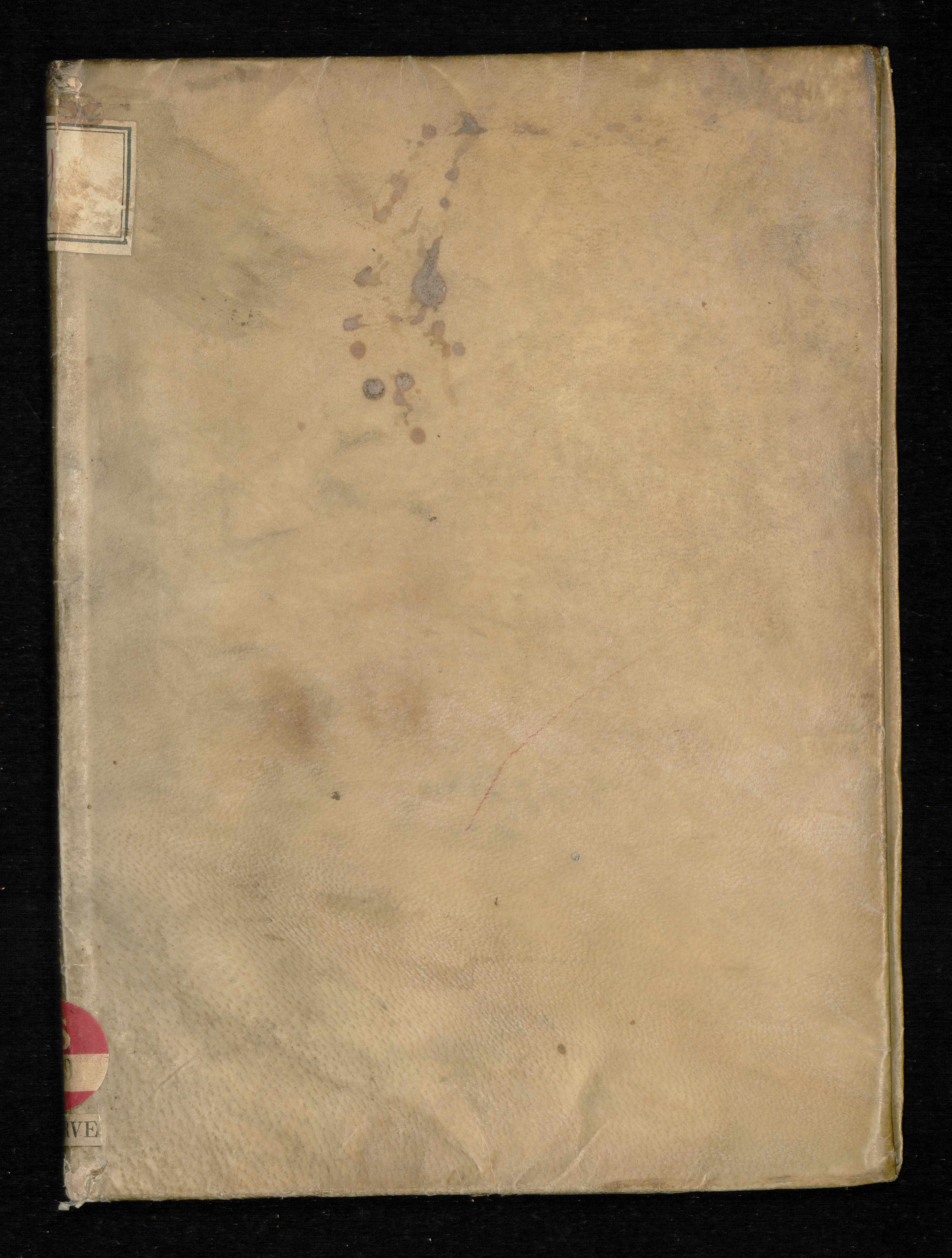

189
4° S
169
ÉSER





5 pièces ou mémoires
de Guy de la Brosse
contenant son projet
de construction d'un
jardin pour cultiver
les plantes médecinales
vers 1636 ou plutôt
sans ind. de l. n. d.



A MONSEIGNEVR LE TRES-REVEREND ET LE TRES-ILLVSTRE CARDINAL, MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV.





ONSEIGNEVR,

Estant nommé au Roy, par Monsieur Heroard son premier Medecin, pour auoir la charge & le gouuernement du iardin Royal des plantes Medecinales que sa Majesté entend estre construict en l'vn des fauxbourgs de Paris; & de la Sur-intendance duquel elle luy a faict don: C'est à moy à poursuiure l'edifice, & à diligenter l'ouurage; mettant en euidence, au plustost de mon possible, la besongne que l'on m'a commise. Que pleust à Dieu qu'elle dependist de mon seul pouuoir! ie fay vœu au Ciel que ie la porterois à telle perfection, que nos voisins auroient suject de l'enuier, & nos suiuās de l'admirer. Mais ma petitesse me liant les mains m'empesche de voller au ciel; & veut que i'aye recours, pour y trauailler, à ceux sur lesquels, comme de tres-excellentes estoiles polaires, tourne le firmament de l'Estat François: afin qu'aduertis du merite de l'entreprise, ils influent

leur faueur & leur pouuoir pour son accomplissement. D'entre le petit nombre des Esleus, releuez par sa Majesté à cet honorable degré, il me semble que vous tenez la plus eminente place; & que c'est à vous (Monseigneur) à qui je doibs addresser ma tres-humble priere. Tant de rares qualitez qui vous rendent vn peu moins qu'Ange, vn homme adorable, voire vn homme-Dieu, ainsi que les Sainctes Pages nomment le prudent; me font asseurément croire que je ne me deçois point, & qu'appuyé de vostre faueur, que je donneray vne heureuse main à ce trauail.

Ie sçay asseurément, que ceux qui ne cognoistront ainsi que vous, que la vie se peut prolonger par le secours des Plantes, ne se porteront aisément pour nostre dessein, voire y pourrōt resister: portez à cela ce croy-je par deux opinions assez receuables à ceux qui ne les considereront de prés. La premiere, parce qu'ils ont le sentiment commun auec quelques Philosophes, de pēser que c'est en vain que nous desirons de tousiours viure, & contre cette vieille maxime; que Dieu & la Nature ne font rien in-vtilement, puis que nous ne le pouuons obtenir, & que nous sommes mortels. L'autre en ce qu'ils asseurent que nos iours sont comptez & qu'il ne s'y peut rien adiouster, qu'ainsi vn tel dessein est superflu.

Mais j'ay à repartir à ces deux obiections. A la premiere je dy, que s'ils sont Chrestiens qu'il leur doit souuenir, qu'ayans esté créez en vn estat pour tousiours viure, que nous en sommes seulement descheus par nostre erreur, que pour cela, cette fin de nostre creation antee dedans nostre chair ne s'est point perduë: au contraire, que nouuelle esperance par nouuelle promesse rappelle insensiblement le ressouuenir de cet estat, & nous faict simplement balancer entre la crainte de la punition eternelle de nostre erreur qui

ne va pourtant au non-eſtre abſolu, Et l'eſperance du retour à la grace pour eſtre immortels : que cependãt la chair ſouhaitte la longue & ſaine vie temporelle, comme image de la future. Le deſir nous en eſt ſi naturel, que nous n'auons pas pluſtoſt reſpiré le doux air de la vie, ny ouuert les yeux au iour, qu'elle nous plaiſt; meſme auant que l'entendement reçoiue les objects par les ſens; vne faculté naturelle, vague en nos membres encores tendrelets, cheriſſant la vie & apprehendant la mort. Et quand l'aage requis au iugement a perfectionné ſes organes, ayant ſenty que la vie eſt tres-bonne, & qu'elle nous empeſche apparemment, le retour au non-eſtre, nous la ſouhaittons longue & ſaine montans de degré en degré la plus excellente fin de ce ſouhait.

A l'autre je reſponds, que les promeſſes de Dieu ne ſont point fauces; il promet la lõgueur des iours à l'obſeruateur de ſes commandemens, voire à celuy qui honnorera ſes pere & mere : l'effect doibt eſtre allongé & racourcy ſelon ſon pouuoir, car la promeſſe eſt conditionnelle : doubter de cela c'eſt viure ſans ame, & ignorer que la vie de l'homme eſt meſurée par la ſeule volonté diuine, laquelle donne la puiſſance au ſage de porter en ſa main droicte la ſanté & la longue vie, & en ſa gauche, la gloire & les richeſſes infinies.

A ces ſolides raiſons je joindray encore, que quand la vie ne ſe pourroit prolonger outre le terme qu'ils s'imaginent luy eſtre aſſigné, qu'au moins en ſa duree ſe peut-elle acquerir ſaine par le moyen des Plantes; ou la Medecine qui nous l'aſſeure ainſi, eſt vne ſcience friuole, & eux ineptes qui s'en ſeruent: Leur forme de viure teſmoigne pourtant qu'ils deſirent la ſanté; mais, à guiſe des friands pareſſeux, ils voudroient tenir le delicieux morceau que leurs pieds deſnient

à leurs mains, & leurs mains à leur bouche. Car encore que parmy le grand cahos des pensees embarassant le iugement humain, elle soit le plus frequent souhait, si est-ce que l'on trauaille le moins à l'acquerir ; l'on court plustost apres les voluptez, l'Auarice & l'Ambition, les ennemis du repos de l'homme & de sa santé, qu'à la recherche de ce qui luy rendroit la vie douce ; ceux-la qui en sont attaints ne s'apperçoiuent que hastans le pas à la suite de ces maladies du sang & de l'esprit, ils deuident auec beaucoup de vistesse la fusee de leurs ans, & attrapent la mort ; se trouuans au bout de la carriere sans auoir consideré que tant de riches moissons les vnes sur les autres entassées ; ces hõneurs & ces thresors que recelent leurs Palais reluisans d'or & d'azur, les ont approchez du tombeau & desrobé vne bõne partie de leurs meilleures années, qu'arriuez à la fin ils voudroient donner toutes leurs cheuances pour auoir la longue & saine vie d'vn païsan qu'vn pauure toict met à couuert.

Mais vous (Monseigneur) qui auez vne parfaicte cognoissance de la bõté & necessité de la saine & lõgue vie; qui sçauez auec les Theologiẽs & les plus entẽdus Philosophes que la pire cõdition de l'estre, vaut infinimẽt mieux que le non-estre: C'est à vous que j'ay recours. Car je pourrois dire, que ce seroit en vain que vous auriez la pensée de la saine & longue vie, si vous ne fauorisiez les moyens de sa recherche par l'establissement du Iardin Royal des Plantes medecinales; & si vous ne vous efforciez de le porter hautement contre ceux qui voudroient empescher le germe de ses Plantes, mesme auant qu'elles soient en terre: Parce qu'il ne suffit pas pour l'acquisition de la vie longue & saine, de sçauoir que toutes choses dependẽt de la Disette & de l'Abondance; que la Medecine selon le sentiment d'Hypocrates, soit seulement addition & substraction: Ce sont termes trop

generaux pour d'eux seuls tirer telle vtilité; & quoy qu'en expliquant ces termes, on les diuise & soubs-diuise en leurs parties, pour rencontrer les loix de bien dresser l'ouurage; ce sont neantmoins des preceptes invtils sans les estoffes & les outils : les Plantes sont les vns & les autres, puis qu'elles sont les vrais supposts des premieres & secondes qualitez, & les matrices des troisiesmes.

Outre cela, ce n'est pas assez de guerir les maladies, ny de les preuenir; ces deux intentiõs en la Medecine sont belles & tres-excellẽtes, mais celle de la Prolõgation de la vie defaut à ses preceptes; elle ne s'est encore estẽduë sur ce sujet, & quiconque l'a voulu cõprendre sous la Precautiõ, s'est grandemẽt deceu; Autre chose est de preuenir vne maladie menassãte, & par vn ordre de viure & de medicamẽs destourner sa malice; ou alõger la vie à vne petite & delicate cõplection; ou retenir la vigueur de l'humide radical, à vne robuste nature par dela sa portee, & luy donner en fin pour Epitaphe ce distic du vieux temps.

Bongré Dieu, mal-gré Nature,
I'ay vescu cent ans, outre mesure.

ainsi qu'il est graué sur vn tombeau dedans le petit cloistre des Cordeliers de Laon. Car tels effects ne dependent de la Precaution, qui n'a pour but que le diuertissement des maladies.

Or à cette troisiesme intention de la Medecine, les Plantes sont autant ou plus necessaires pour son effect, que pour la Curatiue & Deffensiue. D'elles Medee composa le bain qui rajeunit le decrepit Æson; & vn vieil chenu en renouuela son poil & ses dents, puis eut pour Epitaphe,

Cy gist qui de chenu & tres-vieil esdenté,
Renouuela son poil, ses dents, & sa santé,
Et puis ayant vescu deux siecles sans soucy,

Rendit son ame à Dieu, son corps repose icy.

L'histoire rapporte que c'estoit de l'Elebore noir dont ce bon-homme vsoit souuent. Il s'en est rencontré vn autre en 1600. sur les monts de Sauoye, qui s'en seruoit aussi heureusement. Cette Plante n'est pas seule, plusieurs autres ont de semblables & de plus excellentes vertus pour ce dessein de la saine & longue vie, que nostre negligence nous desrobe.

Qu'elles soient puissantes iusques à ce poinct, nos peres l'ont essayé, & la raison fondee en l'experience commencee dés la Creation du Monde le confirme, le long aage de plusieurs qui les ont pratiquees en est la preuue. Chyron, Pythagoras, Aristote, Theophraste, Zoroastes, Democrites, Xenophon, Amphiloche, Bion, Athenæe, Aristomache, Agathocles, Diodorus, Epigenes, Euagoras, Praxagoras, Crateuas, Erasistrate, Herophile, Hyppocrates, Dioscoride Galien, Pline, & autres du vieux temps, sans les Princes & les Roys, dont encores quelqu'vnes portent le nom, les ont grandement prisees, & ont esté suiuis par ceux cy de nos siecles. Fusch, Mathiole, Monard, Lobele, Dodonee, Pena, Cordus, Durãd, Tragus, Leonicer, Turnicer, Clusius, Gesner, Dalechamps, & autres tres-curieux de leurs descouuertes, lesquels ont tant estimé les Plantes, qu'ils les ont preferees aux mineraux, & ce auec tres-bonne raison. Car ayant remarqué que nos corps auoient liaison & rapport à tout ce que contiẽt ce globe terrestre, ils ont obserué, que communément ils estoient plus violemment ou plus insensiblement alterez de l'vsage des mineraux, que des vegetaux; ceux-la estans extresmes au regne animal, & ceux-cy comme au milieu. D'où ils ont puisé la raison, qu'il estoit plus expedient de se seruir des prochains, pour plus seurement rencontrer ce que l'on cherche; que de se mettre au hazard de faillir auec les eslongnez. L'estomac de l'homme ne peut

alterer les mineraux, & quelque preparation que l'on leur donne, l'vſage en eſt touſiours ſuſpect. Cela n'eſt pas ainſi de la plus grande part des vegetaux, leſquels il altere & digere;les conuertiſſant en la nourriture de ſon eſpece. Et les Plantes trop reueſches à ſa complection, qui l'affectent & le bleſſent; auec vn peu d'Art elles luy ſont renduës faciles, & les conuertit au bien de tout le ſujet; meſme les plus malicieuſes reçoiuent correction;de la ſorte l'Oppion & l'Euphorbe,voire pluſieurs autres ſont renduës ſalutaires.

Ie ſçay bien que nombre d'Artiſtes ſe ſont efforcez de tirer quelque choſe de tres-excellent de l'or,pour la ſaine & longue vie,& de reduire en liqueur,la pluye de la fille d'Achriſe : mais iuſques à maintenant, nous n'auons point veu ces merueilles. Il n'en va pas de meſme des Plantes, de leur tout ou de leurs parties, nous tirons de tres-precieux remedes;la condition animale en eſt ſoulagee,ſa ſanté conſeruee & ſa vie alongee, & d'elles nous receuons mille fois plus de douces commoditez, que de tout le reſte des indiuidus de la Nature enſemble.

Cela conneu de nos Deuanciers, ils ſe ſont efforcez d'en deſcouurir les vertus, & d'en prendre vn aſſeuré vſage;nous eſtalant à leur poſſible les treſors des Plantes, pour en recueillir les richeſſes de la ſaine & longue vie. Mais toutes leurs laborieuſes inuentions ne ſont paruenuës iuſques à nous : le Ciel n'a permis que la meilleure part des auis de leurs deſcouuertes ſoient tombez en nos mains, l'iniure des temps, la viciſcitude des ſiecles, & la negligence de ceux qui les deuoient conſeruer, l'a voulu ainſi; encores ce peu qui nous reſte eſt ſi mal prattiqué, que ce n'eſt plus qu'vn ombre de ce que les vieux peres enſeignoient; on ne ſçait plus où ſont les Plantes tant efficacieuſes que nous deſcriuët Theophraſte, Pline & Dioſcoride. Car les noueaux laiſ-

ſant leurs vertus ſpecifiques, ils ſe ſont ſeulement addreſſez aux qualitez premieres & ſecondes , ſuiuant vne methode qui ne reſpond pas à ſes promeſſes & qu'ils n'entendẽt trop bien: s'eſtans imaginez que leur ſuperficielle connoiſſance eſtoit ſuffiſante pour ranger aux loix de leur conception les innombrables ouurages de la Nature.

Car ces glorieux eſprits, poſant le plus beau de la ſcience en la cajolerie, & le tout à la premiere rencontre des choſes; n'ont ſçeu donner plus grande eſtenduë à leur Doctrine, ny autre fondement à leur Art, que des premieres & ſecondes qualitez; voulant deſcouurir les premieres par les ſecondes, & celles-cy par les ſens du gouſt & de l'odorat; voire n'ont pas honte d'aſſeurer qu'il n'y a point d'autre Nature en l'vniuers que le Temperamẽt, ny encores de plus ſeur moyen de prattiquer la Medecine, que par la Philoſophie des qualitez qu'ils nomment effectrices. Chreſtiens qu'ils ſe diſent, ils ont negligé de lire és ſaincts Cahiers, comme la Nature (j'entẽds le premier ouurage Diuin apres les Anges) eſt bien au delà de ce qu'ils en cognoiſſent , & trauaille auec bien d'autres inſtruments que les qualitez effectices. Auſſi contrediſant à eux meſmes, apres vn long eſſay des vertus Laxatiues, Alexitaires, & Venimeuſes des Plantes, recognoiſſant les deux premieres pour les principales en l'Art , ſont forcez d'aduoüer que telles proprietez ne reſpondent à leur methode qualitatiue, en ne releuãt des qualitez manifeſtes, ains de la propieté de toute la ſubſtace, nõmant ainſi les vertus ſpecifiques, & les proprietez qui procedent des formes.

Mais nous qui eſcoutons le Sage diſputant depuis le Cedre iuſques au Liban , iuſqu'à l'Hyſſope croiſſant à la paroy; non des premieres & ſecondes qualitez (bien qu'elles ſoient vtiles ſelon leur condition, & que nous ne negligeons pas) non au poinct des proprietez ſpecifiques,

desquelles il entend nous instruire. Passans outre ces simples imaginations, nous reprenons les erres de nos majeurs; nous redressons nostre methode sur l'experience, & r'appellons les obseruations des premiers esprouuans auec eux. Que le Stœcas, la Marjolaine, la Betoine, & le Rosmarin sont remedes aux affections du Cerueau, le Guy de chesne & le Piuoine à l'Epilepsie; l'Eufraise, le Fenouil, & la grande Chelidoine à l'Oeil, le Pasdane, & la petite Piloselle au Poulmõ, le Saffran au Cœur, la Chicoree & l'Aigremoine au Foye; la Ciguë, le Cresson, & la Berle à la Ratte, l'Alkekange & la Morelle aux Reins, & à la Vessie, la Valerienne fœmelle, l'Armoise, l'Espargoutte & la Sabine à la Matrice, la Sauge de bois, & la petite Centauree aux fieures putrides, le Geneure aux vices du cuir, la grande Esclaire à la iaunisse, l'vn & l'autre Sanicle & le Fraisier aux Cancers, la Veronique aux vlceres puantes & sales, le Millepertuis aux playes, & aux tressaillemens des petits enfans, l'Iue musquee aux iointures. la Sauge, & la Lauãde aux nerfs, la grãde Scrophulaire aux tumeurs glãduleuses, & la Scorzonere aux venins de la peste & des Viperes. Car par tels effets nous apperceuõs que chasque Plante cõtient vne vertu qui regarde, ou vne partie du corps pour la fortifier, ou quelque maladie de cette partie pour la guerir, ne despẽdant des qualitez elemẽtaires seulement, ains encore de la proprieté specifique trespuissante.

Maintes maladies sont delaissees pour incurables qui pourroient receuoir guerison, si ces vertus influant comme des Astres estoient cogneuës & appliquees à leur obiect; & si l'experience qui seule nous peut asseurer de telles proprietez, estoit en son lustre. Car quoy qu'elle soit perilleuse, c'est neantmoins l'vnic & plus seur chemin d'y arriuer, la raison de l'vsage des remedes ne viẽt que d'elle, & la suit. Que les plus entendus disent tant qu'il leur plai-

ra que la ſcience la doit deuancer, cela eſt vray pour ce qui eſt cogneu, pourueu auſſi qu'il ait eſté bien rencontré par les premieres mains,empeſchees à ſa recherche: autrement c'eſt vne faulſe opinion,deceuant les pareſſeux, & ceux qui craignent de ſouiller le bout de leurs doigts à l'ouurage.Car aſſeurément il n'y a aucune ſcience certaine ſans experiẽce. Il a eſté neceſſaire d'eſſayer auant qu'aſſeurer, les edifices de l'Art ſe ſont eſleuez ſur ces fondemens, & les maximes en ont leur origine, pluſieurs euenemens obſeruez pour meſmes reſpects ont donné l'eſtre aux Aphoriſmes, & de leurs meditations les principes ont eſté tiſſus,qui ne voudroit adouër tel progrés, ne s'oppoſeroit moins à la verité que qui affirmeroit que le feu n'eſt pas chaud.

Pour auoir negligé cette Maiſtreſſe des choſes,ſoit croyãt que tout fuſt deſcouuert,ou apprehẽdant le trauail;les Sciẽces ſont demeurees dedans leur enfance, & les Diſciplines imparfaites. Depuis le temps d'Hypocrates iuſques à maintenant la ſcience de Medecine a eſté plus demonſtree qu'eſlabouree,& plus eſlabouree qu'amplifiee: ce que l'on a eſcrit depuis luy & Galien a pluſtoſt eſté vn circuit de redites que quelque choſe de noueau. Tous les ſubtils ergotiſmes faits pour l'appuyer n'ont auancé ſon prix ny rien adiouſté à ſes preceptes, au moins qui merite l'eſtimer. Ce n'eſt pas qu'elle ait receu ſa derniere main, Il y a plus à faire qu'il n'y en a de commẽcé: Que l'on l'examine par la reigle d'Or, de Tout,& de Nul,le vray niueau de toutes les Doctrines,elle n'a point ſon eſtenduë en elle, au contraire ſes maximes les plus vniuerſelles reçoiuent exception. Toutes les maladies ſont gueriſſables par leurs contraires aſſeurent les Maiſtres; la Lepre,la Goutte,l'Hydropiſie, & l'Epilepſie, ſont pourtant incurables:voire de bien moindres traiſnent malgré les ſuperbes Medecins & les glorieux Barbiers, les hommes au

tombeau:neantmoins ils se ventent d'en cognoistre les causes. S'il est ainsi, & que l'Art puisse enseigner leurs contraires sans experiēce, pourquoy faut-il qu'vn Lepreux, au rapport de Galien, ait esté guery par hazard, & que pour satisfaire aux promesses de l'Art, le remede ne soit pas dedans sa pratique? Pourquoy plusieurs villageois par l'vsage de quelques Plantes, allegent-ils les Goutteux, guerissent-ils l'Epilepsie, & desseichent l'Hydropisie, que les plus suffisans Medecins ignorent & blasment? que cela n'est-il dedans leur Art, s'ils sçauent tout, & si les causes de toutes choses leur sont tant apparentes, comme ils se ventent? car le plus chetif se le promet. Pourquoy asseurēt-ils que tout ce qui est amer est chaud, & que la Ciguë, la Hioschiame, & l'Oppion amers, voire ce dernier tres-amer, soient froids, & que de leur froideur ils tuent, selon leur croyance? les sciences sont-elles vrayes qui ont de telles contrarietez?

Ces euenemens regardez d'vn œil humain, & considerez d'vne ame pure, ne forceront-ils pas de cōfesser, que tel Art est imparfaict, ce qu'il enseigne incertain, que ses effects ne respondent ny à l'attente, ny à ses promesses, ny à ses reigles & maximes, & qu'il y faut proceder d'autre sorte: En vn mot, que l'Experience, Maistresse des Arts, & le seul fondement des sciences, qui met en euidēce toutes choses, & sans laquelle tout est conjectural & incertain, est tres-necessaire pour sa parfection. C'est l'aduis du Docte Apostre; Esprouuez (dit-il) toutes choses, & retenez ce qui est bon. Peut-on faillir apres vn tel oracle?

Mais pour embrasser vn si bon enseignement, il est besoin de bonnes ames, d'esprits vigilans, & de courages infatigables; ce que tous les siecles n'ont pas tousiours fourny. Les hommes se sont lassez de bonne heure, & sont demeurez aux premiers essais, soit par faineantise, ou croyant que

toute la verité du bien fut cogneuë : ils n'ont pas continué d'aage en aage les recherches qui pouuoient accroiſtre les deſcouuertes. Au contraire, dés que les premiers & les plus hardis commencerent à ſortir de la lourdiſe de leur naiſſance, les ſuiuans eſtonnez des premieres attaintes qu'ils auoiẽt donné aux ſciences, n'ont oſé paſſer plus outre : ils ſe ſont ſeulement amuſez à contempler ces deſcouuertes, à expliquer leurs aduis où ils leurs paroiſſoiẽt obſcurs, & à les conſilier où ils ſe contrediſent, leur faiſant quelque fois dire des choſes auſquelles ils n'ont jamais penſé : Que s'ils euſſent eu pareil courage que leurs deuãciers, ils ne ſe feuſſent arreſtez là, ils n'euſſent ſi laſchement borné leur ſcience par l'imparfaicte cognoiſſance de leurs peres, ny ne ſe feuſſent amuſez à retracer les chemins ſi battus de leurs deuanciers. Pluſtoſt d'vne vigoureuſe prudence ils euſſent jetté l'œil du corps & de la penſée dedans le ſein de la Nature, leurs mains y euſſent fouillé, pour y deſcouurir les autres beautez & bõtez qu'elle y recele. Et nous, faits ſages à leur exemple, nous ne commettriõs de pareilles fautes, nous aſſujettiſſant ſi opiniaſtrement à la ſeruitude de leurs iugemens, meſme au preiudice de noſtre propre gloire, cõme ſi c'eſtoit vne iuſte Religion de ſe tenir ſans oſer paſſer plus outre à leurs premieres deſcouuertes : Quelle foibleſſe ! c'eſt pluſtoſt vne timide ſuperſtition qui eſteint la vigueur de nos courages, corrompt la bonté de nos penſées, & rebouche la plus viue pointe de nos eſprits. Voire c'eſt vn ſot reſpect, qui violẽte noſtre raiſon, & luy oſte la douce liberté, pour l'aſſujettir à la tirannie de cette loy trop abſoluë, que nous impoſons ſur nous, de l'authorité de nos deuanciers : de meſme que s'ils n'auoient eſté hommes, & qu'ils n'euſſent peu faillir. Il le faut aduouër, cette trop grande ſubmiſſion plante en nos cœurs la nonchalance, apeſantit nos mains au trauail, & entretiẽt le mon-

de en vne craſſe ignorance, de laquelle nous ne nous pouuons deſuelopper: meſme l'on en eſt arriué iuſques à cette maladie de l'eſprit, de n'oſer douter des opinions conceuës en l'enfance du Monde: & qui voudroit eſtaller quelque choſe de nouueau pour les ſciences, quoy qu'elle fuſt appuyée de raiſon & d'experience (les plus ſolides ſuppoſts de la verité) elle ne pourroit eſtre receuë, les idolaſtres de ces vieilles opinions crieroient & croiroient que l'on violeroit les tombeaux de leurs peres. Erreur ſans pareille! voire erreur d'aueuglement, qui ne leur permet de conſiderer que ſi ceux dont ils adorent les cendres auoient fait de meſme, ils ne poſſederoient d'eux ce qu'ils priſent tant: Sans cette maladiue opinion ils ſçauroient que l'homme vieilliſſant aſſagit, que la ſciēce ſe digere en ſa penſée, & ſe r'affine par ſa main, que le temps & l'experience cōtinuelle accroiſſent de moment à autre ſes perfections, & encore qu'il y ait vne continuelle viciſcitude és choſes de ce Monde, que les bonnes ſe cachent par ſiecles, & puis reuiennent à paroiſtre comme nouuelles, que cela n'empeſche leur progrez d'amelioration. Car il eſt pour conſtant que nous tenons que les eſprits du premier aage du monde ont eſté rudes & de petite inuention, que vieilliſſant ils ſe ſont polis en experimentant, & ſe ſont faits plus iudicieux. Que s'ils ont eſté plus vifs & plus hardis, voire plus ingenieux au ſecōd qu'au premier, y a-t-il pas pareille raiſon du troiſieſme au quatrieſme, & de celuy où nous ſommes au leur? La Nature eſt en vn perpetuel cours, elle ne repoſera jamais qu'en ſa plenitude où elle tire, meliorant de temps en temps les inuentions. Et puis il faut aſſeurément croire que la prouidence qui nous gouuerne proportiōnant les agēts aux cauſes pour les effects, n'a pas eſtendu iuſqu'à nous la duree du monde, & multiplié les ſiecles, pour eſtre oyſifs & pour n'accroi-

ſtre le talent de nos ames à de plus excellentes rencontres, & à de plus ſolides experiences que les premieres. Et comme la hardieſſe de nos Matelots a deſcouuert qu'Ariſtote, le Dieu de l'Eſcole, s'eſtoit lourdement trompé, d'eſtimer que la terre fuſt inhabitee entre les deux Tropiques, pour l'exceſſiue chaleur qu'il croyoit y regner: Ainſi pluſieurs bons eſprits peuuẽt trouuer à redire au reſte de ſes penſées, & pourroiẽt à iuſte raiſon les refuter, ſi le Monde enſorcelé de ſa Doctrine le vouloit ſouffrir. Ainſi diſ-je les Artiſtes de noſtre aage ouurageant par le feu, aſſeurent auoir rencontré vne plus ſeure diſſection des corps que les deuãciers: par ſon moyen ils monſtrent ſenſiblement que tous les corps naturels compoſez ſe diuiſent en cinq ſubſtances differentes, aſſez ſimples, & diſſemblables de celles que nous nommons les quatre Elemens. Ce que Platon, Ariſtote & les autres qui ſe ſont renfermez dedans leurs opinions n'ont pas deſcouuert: Ce qu'Hypocrates & Galien, le curieux Anatomiſte de la Nature, & ceux encore qui croyent qu'ils ayent tout ſçeu, ont ignoré, voire que ceux qui s'y arreſtent par ſcrupule de trop ſçauoir ne cognoiſtront jamais. A l'aduenture ſi ces vieux Docteurs euſſent cogneu ces choſes comme nous, & ce qui ſ'eſt deſcouuert depuis leur aage, euſſent ils changé leurs preceptes & donné autre ordre à leurs aduis. Il ne faut pas pẽſer qu'hardis qu'ils ont eſté, que s'ils ſe fuſſent rencontrez en ce ſiecle qu'ils fuſſent demeurez timides cõme nous, & qu'ils n'euſſent examiné par les nouuelles deſcouuertes les vieilles, comme il eſt iuſte. Car il eſt plus ſeant de les taſter auec la raiſon & l'experience, que de les croire aueuglément, voire opiniaſtrement: autrement que ſert cette belle ſentẽce, Plus amy de la Verité que du Maiſtre, & ne la ſuiure pas: neantmoins nous demeurons dedans cet aſſoupiſſement.

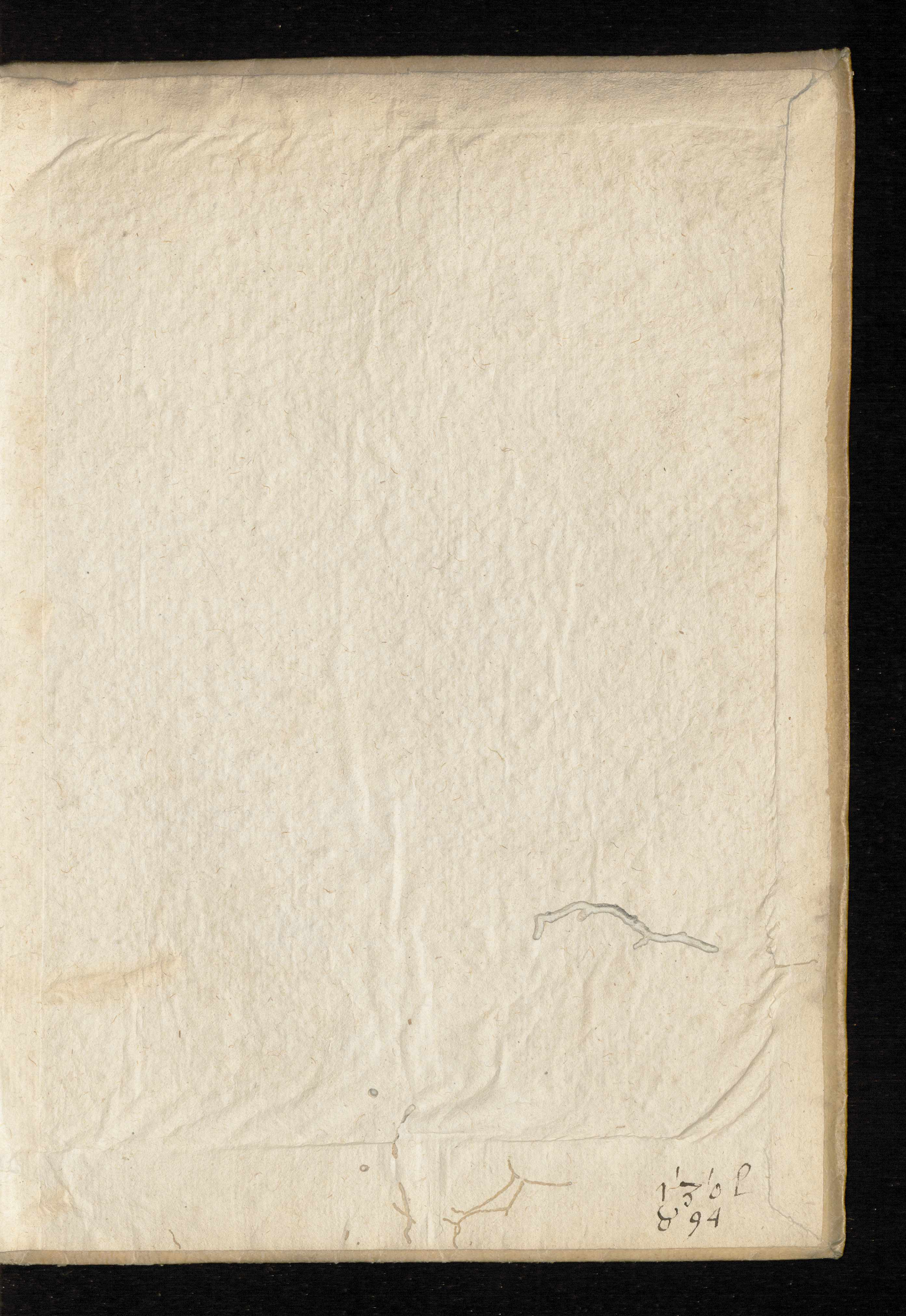
Ores desirant surmonter cette nonchalance, encouragé par le desir de profiter au public, I'ay proposé la recherche des Vegetaux, & la descouuerte de la vertu des Plantes: A quoy seruira la culture du Iardin Royal des Plantes Medicinales, pour lequel vous estes tres-humblemēt supplié, Monseigneur, de fauoriser l'entreprise. Vous sçauez que la vie saine & longue est le propre bien des grandes ames, quelles sont les fonctions belles & saines és corps sains, que l'Art qui la peut moyenner est imparfaict, ses outils & son estoffe mesconnus, & qu'il est necessaire de releuer les parties pour redresser le tout: ce que vous iugerez impossible sans les fruicts des parterres que je propose. Des-ja le Roy a accordé le Iardin & donné la Sur-intendāce à Monsieur Heroard son premier Medecin, je suis nommé par luy à sa Majesté pour en auoir la charge & le gouuernement. Il ne reste plus que les deniers, pour l'achapt de la place, qui doit estre de vingt cinq arpents & plus: Pour sa closture & bastimens, pour creuser les viuiers, esleuer vne mōtagne de trois à quatre arpens d'assiette, & de huict à neuf toises de haut, afin d'y planter les herbes, cherissant les lieux esleuez: Dresser ses parterres & pour l'achapt des Plantes: ensemble pour l'entretien de douze hommes, six desquels seront à la campagne & aux Prouinces esloignées pour faire les recherches, tant des Plantes sauuages que des domestiques, & les six autres à sa culture ordinaire.

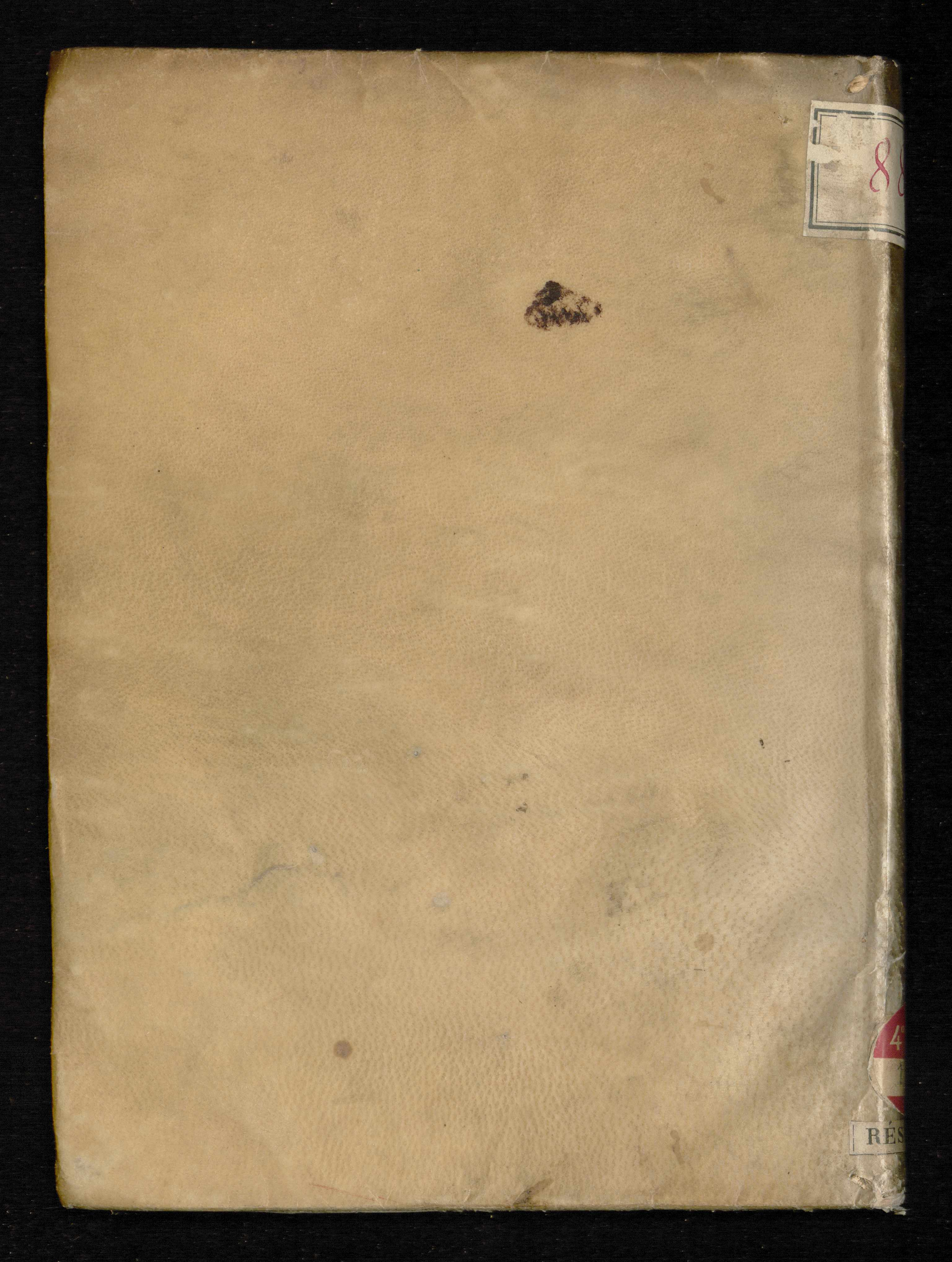
Ie propose vn grand lieu, encore est-il petit pour le dessein: car ie ne desire pas seulement tenir des Plantes singulieres pour l'apprentissage, Mais en multitude pour l'vsage, afin qu'à toutes occurrēces, l'on y puisse auoir recours; que par son moyen la Medecine soit illustree & bien prattiquee, & que les Ministres d'vn Art si digne n'ayent plus d'excuse pour cacher leur negligence.

I'implore, Monſeigneur, en cette charitable & vtile neceſſité voſtre faueur, les deniers que je demande pour l'ouurage ne ſont point dedans les coffres de ſa Majeſté ; ny ne les pretends tirer de ſon Eſpargne, ils ſont extra-ordinaires, & non pourtant de ſorte qu'ils ſoient à la foule du peuple, vous le connoiſtrez ſ'il vous plaiſt par les aduis que j'en dõneray au Conſeil. Eſtant ainſi, Monſeigneur, appuyez cette louable entrepriſe de voſtre credit, faites qu'en ſes Parterres il ſ'y remarque vne Cardinale, auſſi bien qu'aux Theſes des Bacheliers en Medecine : Et que la poſterité ſçache, qu'vn tres-reuerend & tres-illuſtre Cardinal de Richelieu, luy a procuré le riche-lieu des threſors de la ſanté & de la longue vie, & que moy remportant l'effet de ma tres-humble priere; je ſois obligé toute la duree de mes iours à prier Dieu pour voſtre proſperité, ſanté & longue vie, m'eſtant deuoüé,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur.
GVY DE LA BROSSE.


1'3'0 l
8'94


88
4
RÉS



